

Rameau : Dardanus sur culturebox

Rameau : Dardanus. [En direct sur culturebox, , le 22 avril 2015, 20h.](#) Depuis l'Opéra de

Bordeaux. Dardanus, opéra spectaculaire de Rameau, est à l'affiche de l'Opéra de Bordeaux de 18 au 22 avril 2015. Une jeune équipe aborde l'une des tragédies lyriques les plus



ambitieuses de Rameau, comptant des profils individuels parfaitement caractérisés, des épreuves amoureuses intenses, des épisodes collectifs, infernaux et dansés parmi les plus impressionnants et spectaculaires jamais écrits. En homme des Lumières, Rameau ne fait pas que divertir. Le théoricien expérimentateur superbement honoré pendant son année 2014, ose tout dans Dardanus : réinventer l'opéra, renouveler la langue des passions, enrichir les modes du spectacle. Sur un livret au flux invraisemblable, Rameau déploie en toute liberté la sainte fantaisie de la musique : Dardanus est ainsi le plus merveilleux des contes de fées écrit par le Dijonnais. Le jeune héros Dardanus, futur fondateur de Troie, aime Iphise que le père Teucer, ennemi du héros, destine à Anténor, chef guerrier rival de Dardanus. Mais dans l'optique maçonnique souvent à la source de l'inspiration ramélienne, Dardanus l' élu doit certes souffrir et éprouver le destin mais il est aidé en cela par son mentor, guide spirituel et entité positive, Isménor qui lui remet une baguette magique, à la manière de la flûte enchantée de Mozart. C'est aussi comme dans tout opéra, la métamorphose du « méchant » peu à peu enclin à la bonté : ainsi Anténor, sauvé du monstre par Dardanus, sait être reconnaissant et loyal et renonce à Iphise en faveur du héros des lumières. [LIRE notre présentation de Dardanus de Rameau](#)

Rameau : Dardanus à l'Opéra de Bordeaux

Mise en scène, **Michel Fau**

Décors, **Emmanuel Charles**

Costumes, [David Belugou](#)

Lumières, **Joël Fabing**

Maquillages et masques, **Pascale Fau**

Chorégraphe, **Christopher Williams**

Vénus, [Karina Gauvin](#)

Iphise, [Gaëlle Arquez](#)

Dardanus, [Frédéric Antoun](#)

Anténor, [Florian Sempey](#)

Teucer, Isménor, [Nahuel di Pierro](#)

Un songe, l'Amour, une phrygienne,

[Katherine Watson](#)

Un Phrygien, **Etienne Bazola**

Un Songe, **Virgile Ancely**

Un Songe, [Guillaume Gutiérrez](#)

[Ensemble Pygmalion](#) Chœur et Orchestre

Direction musicale, [Raphaël Pichon](#)

Les 18, 20, 22, 24 et 26 avril 2015, 20h (le 26 à 15h)

Beaune 2015 : Armide de Lully

Beaune. Lully : Armide. Le 3 juillet 2015, 21h. La Cour des Hospices célèbre en 2015 le génie lyrique de Lully, dramaturgené pour exprimer les vertiges de la passion amoureuse ; on pense à Cybèle, furie déchaînée dans Atys, qui rend fou le pauvre berger au point qu'il tue sa propre aimée, Sangaride puis revenant à la raison, mesure l'horreur de son geste insensé. Terrifiante vengeance de la part de la déité... Dans Armide, Lully et son librettiste, le poète Philippe Quinault ... atteignent aussi un sommet du terrifiant ; le dernier opéra du Florentin créé le 15 février 1685, fut admiré de Rameau qui se gardera bien d'aborder après lui, la geste héroïque, guerrière et maléfique des amours de Renaud et Armide. Inspiré du Tasse (La Jérusalem délivrée), le livret de Quinault traite de la folie qui guette les chœurs épris. Le drame doit à sa concentration psychologique, – laquelle contraste tant avec les ballets que les divertissements qui en ponctuent régulièrement le déroulement, sa force tragique ; une manière lyrique qui égale sinon surpasse les tragédies parlées et déclamées de Corneille et surtout Racine. Pour Gluck, et avant lui Rameau, le célèbre monologue déclamé d'Armide clôturant l'acte II (« Enfin il est en ma puissance ») reste un modèle de noblesse naturelle, de chant souple et racé, idéalement « Lullyste » et tragique. La nostalgie, la tendresse, l'abandon des âmes sur l'autel de l'effusion la plus pure comme la plus intense sont aussi les offrandes admirables de Lully à la musique versaillaise du XVIIème. Un accomplissement servi à Beaune par Les Talens Lyriques et Christophe Rousset qui y ont déjà présenté, en un cycle « opéras de Lully » : Persée, Bellérophon, Phaëton... Du XVIIème, l'Armide de Lully garde sa violence sauvage et

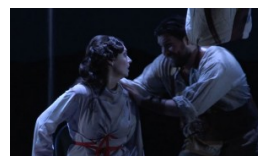


passionnelle : l'enchanteresse malgré ses magies qui captivent et capturent un temps le beau Renaud, ne parvient pas à retenir le chevalier chrétien : il y a la voix du cœur, inaccessible et mystérieuse et celle du pouvoir... La Sarrazine doit le laisser partir au V, non sans libérer une violence barbare qui détruit son palais, se vouant désormais aux démons de la haine vengeresse.

Avatar, de Lully à Sacchini... Il en va tout autrement dans les reprises postérieures du mythe, en particulier, l'Armide ou plutôt le Renaud de Sacchini de 1783 (qui fait suite à Gluck) : le Napolitain Sacchini, invité par Marie-Antoinette à Paris, souligne plutôt la tendresse amoureuse de la femme sous le masque de la guerrière magicienne. Il est vrai que le goût au temps de Louis XVI avait évolué : plus de tragédie en 5 actes mais en 3, et une fin heureuse qui unit les deux guerriers Renaud et Armide, après avoir surtout souligné les faiblesses, doutes et tendresse d'une Armide plus amoureuse désormais que vengeresse.

VIDEO, reportage : L'Heure espagnole de Ravel à l'Opéra de Tours

VIDEO, reportage : L'Heure espagnole de Ravel à l'Opéra de Tours, les 10,12,14 avril 2015. Opéra en un acte couplé avec La Voix humaine de Poulenc. Entretiens avec Catherine Dune (mise en scène) et Aude Estremo (Concepcion). La femme de l'horloger Torquemada, Concepcion est frustrée et malheureuse, malgré son mari, ses amants... poupée prise au piège par son propre époux, un rien voyeur manipulateur, Concepcion découvre l'amour



véritable quand elle croise le chemin du muletier... Extraits de la production présentée à Tours sous la direction de Jean-Yves Ossonce. © studio CLASSIQUENEWS.TV 2015

Voir aussi [notre CLIP vidéo de La Voix humaine et de l'Heure Espagnole à l'Opéra de Tours, les 10,12 et 14 avril 2015](#)

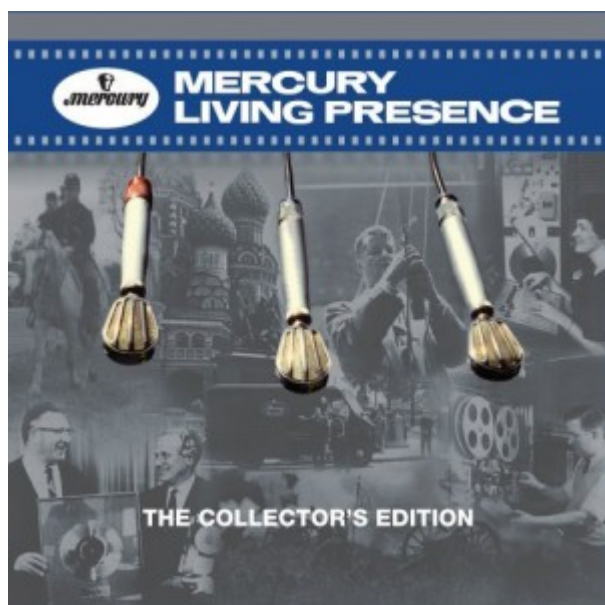
VIDEO, reportage : La Voix humaine de Poulenc à l'Opéra de Tours

VIDEO, reportage : LA VOIX HUMAINE de Poulenc à l'Opéra de Tours, les 10,12,14 avril 2015. Opéra en un acte couplé avec L'Heure espagnole de Ravel. Entretiens avec Catherine Dune (mise en scène) et Anne-Sophie Duprels (Elle). Pas de téléphone sur la scène tourangelle, mais une vaste lit criblé de cordes barreaux, emprisonnant Elle, l'unique héroïne de l'opéra de Poulenc. Elle exprime les vertiges, tourments et frustration du désir féminin, c'est aussi un chant à la portée universelle auquel Catherine Dune envisage contrairement à d'autres mises en scène, une fin en forme de libération cathartique... Extraits de la production présentée à Tours sous la direction de Jean-Yves Ossonce. © studio CLASSIQUENEWS.TV 2015



Voir aussi [notre CLIP vidéo de La Voix humaine et de l'Heure Espagnole à l'Opéra de Tours, les 10,12 et 14 avril 2015](#)

CD, coffret : Mercury Living presence : The collector's edition (Paray, Dorati...53 cd)



CD, coffret, compte rendu critique : Mercury Living presence 1951-1968 (53 cd). Tout commence en 1951 lorsque Mercury fait la démonstration de sa pertinence technologique avec le nouveau mode d'enregistrement live conçu par Bob Fine, en particulier manifeste dans Tableaux d'une exposition de Moussorgski joué par Rafael Kubelik et le Symphonique de

Chicago réalisé la même année : de fait si l'on en juge par les documents ici rassemblés, la prise présente un relief exceptionnel, une analyse très fine des timbres avec cette sensation spatiale inédite jusque là. Dès lors portés par une définition stimulante de la présence orchestrale, les ingénieurs de Mercury réalisent pas moins de 350 enregistrements dans cette technologie, pendant 17 ans : la période marque un âge d'or de l'enregistrement stéréo (3 micros omnidirectionnels a minima).. ceux là même qui paraissent en visuel de couverture du coffret) flattant la

sonorité produite, révélant et soulignant le **geste superlatif de chefs ici essentiellement Antal Dorati ou l'excellent Paul Paray** : écoutez le miel flamboyant, vénéneux et tragique de la Symphonie de Franck de 1959 (outre l'urgence globale, notons le jaillissement spectaculaire des harpes dans l'Allegro final... un « effet » assez sensationnel permis par le son Mercury des années 1950) avec son orchestre d'alors, le mythique Symphonique de Detroit depuis emporté avec la récente faillite de la ville américaine, une perte inestimable qui renforce la très haute valeur des prises réunies dans le coffret. L'acuité du geste, la sûreté de l'architecture, la tension qu'instaure Paray reste plus de 50 ans après, très convaincantes.

Même « démonstration » sonore et spatialisée restituée pour l'ouverture 1812 de Tchaïkovsky par Dorati en 1954 : où tous les effectifs, impressionnants sont parfaitement ordonnés et superbement restitués grâce à un étagement spécifique pour la prise de son. Citations de la Marseillaise et bruits comme déflagration de guerre, rien n'est laissé de côté dans une superbe fresque stéréo dont l'acuité de la définition sonore reste admirablement traitée... Dans cette réalisation des origines pour Mercury, Dorati porte tout l'édifice, avec souffle et fièvre.

L'esthétique défendue par Fine (LP, « Living presence ») semble être la vie même (prise de son naturelle et très proche) : le relief des instruments y gagne une activité impressionnante, une intensité et une proximité saisissante que les prises actuelles peinent à égaler: l'auditeur semble immergé dans l'océan orchestral... d'autant plus que le dispositif est encore amélioré en 1961.

Cette déjà 3ème boîte estampillée Mercury living presence compile bon nombre de bandes déjà publiées en 1990 mais remastérisées ici et complétées par des inédits provenant du fonds anciennement Philips. Y figurent aussi les accomplissements de **Frederick Fennel** (divers orchestres dont

l'excellent harmonie de vents Eastman Wind ensemble d'une énergie ciselée dans Rossini, Gounod et même Wagner, cd 18, 1959), sans omettre ses réussites chez Porter, Gershwin, Herbert, ces trois derniers avec le Studio Orchestra au début des années 1960... ; ou encore **Howard Hanson**.

Perles du coffret :

Entre autres accomplissements indiscutables, qui rendent ce coffret aussi indispensables que ceux récemment chroniqués sur classiquenews et lauréats légitimes du CLIC de classiquenews, saluons

l'intégrale du Tchaikovsky que totalise ainsi Dorati dans le dispositif Mercury LP, ce avec différents orchestres (Minneapolis, London Symphony



Orchestra avec ce dernier les Symphonies 1,2, et surtout 3 opus 29 sont inoubliables datant de 1965) et suivant l'évolution technologique en cours (avant et après l'amélioration de 1961). de ce point de vue, le coffret est une mine inestimable pour ceux qui voudront mieux connaître le geste du chef, frappant par sa vision affirmée, indiscutablement dramatique et d'une finesse d'expressivité rare : Les variations concertantes de Ginestera, The Young Person's Guide to the orchestra de Britten, la Symphonie n°3 de Copland, festivals romain et les 4 Impressions symphoniques de Respighi, tous documents majeurs propres aux années 1953, 1954, récoltent les fruits d'un travail passionnant entre le chef et le Minneapolis Symphony Orchestra, doublé par une réflexion sur la restitution sonore de chaque interprétation, la finalité et le sens de l'enregistrement.

De même l'intuition géniale du défricheur Paul Paray défenseur comme un certain Martinon outre atlantique (à Chicago avec le

Symphonique local à peu près dans les mêmes années 1960) d'un certain romantisme français défendu avec une vitalité inouïe et sans instruments d'époque... la sensibilité analytique et fiévreuse étonne encore comme sa science fluide qui sait caractériser chaque épisode, emporte l'adhésion ; le geste est sûr, la tension dramatique palpable, l'articulation claire et précise... : écoutez le cd 30 (ouverture du Roy d'Ys de Lalo, Suite du ballet Namouna exceptionnel et mésestimé, Symphonie de Chausson. ...: qui ose aujourd'hui programmer une telle succession? Aucune salle parisienne... Paray osait tout à Detroit en 1956 et 1957). Incroyable audace visionnaire. Comme d'ailleurs Dorati qui en 1959 enregistre le symphonisme virtuose et d'atmosphère de la Giselle d'Adam, cycle achevé par Fistoulari).

Au sein du corpus Paray, saluons tout autant, la fiévreuse Symphonie n°2 de Sibelius, à la fois ciselée et échevelée, d'une ivresse sensible et précise phénoménale : à l'heure où tant d'audace et de rage nuancée font défaut, la direction de Paray, exaltée, vive, palpitante, déterminée comme poétique et

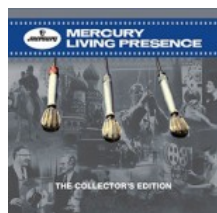


profonde, servie par une prise de son qui en accuse chaque accent, projette chaque pulsion, fait figure de modèle. Quel tempérament et quelle intelligence (cd 28, Detroit Symphony Orchestra, 1959). Paray exalte la matière sonore en un crépitement de plus en plus énergique et lumineux, matière à fusion ou à élévation. La réussite est totale. Même ivresse sonore et dramatisme percutant, incisif dans un formidable programme Wagner de 1956 et 1960, comprenant dans le cd 35 : musique du feu et adieux de Wotan de la Walkyrie, ouverture de Rienzi, Voyage de Siegfried sur le Rhin du Crépuscule des dieux, Siegfried Idyll, prélude de l'acte III de Tristan und Isolde...



Sommet de l'élégance électrisante, remarquable de souplesse et de tension motorique avec un galbe et des nuances exquises, le London Symphony orchestra sous la direction de Mackerras (cd26 : Londres, 1961 : compilation digne d'un Concert du Nouvel An par son entrain et sa finesse superlative, regroupant Smetana, Nicolai, Strauss, Weber, Thomas, Tchaïkovski... ce programme festif et classieux, incarne en 1961, un sommet du son Mercury LP, un modèle de programmation idéale pour les Prom's.

Le coffret Mercury contient bien d'autres trésors d'interprétation, sublimés par une prise de son exemplaire ; voyez en derniers choix : les Concertos pour piano de Liszt par Richter et Kirill Kondrashin – Londres, 1961 ; Sonates pour violoncelle et piano par le même Richter et Rostro, duo intense et fiévreux de 1961, 1962 et 1963 ; mélodies de Moussorgski, Tchaïkovski, Prokofiev (5 poèmes d'Anna Akhmatova) par le couple à la ville, à la scène : Galina Vichnevskaya et Rostro (Londres, juillet 1961)... Par la richesse des œuvres abordées, défendues par des chefs et des orchestre de premier plan, ce coffret est indispensable. C'est donc un CLIC de classiquenews d'avril 2015.



CD, coffret : Mercury Living Presence. The true story of a legendary label : 1953-1969 (53 cd). Œuvres d'Adam, Beethoven, Berlioz, Brahms, Chausson, Dvorak, Rossini, Schumann, Sibelius, Tchaïkovski, Wagner... London Symphony orchestra, Minneapolis Symphony Orchestra, Detroit Symphony Orchestra, ... Antal Dorati, Paul Paray, Sir Charles Mackerras...

En résumé : le coffret Mercury de 53 cd recueille le meilleur des chefs légendaires : Antal Dorati (cinquantaine) et Paul Paray (soixantaine avec le Detroit Symphony Orchestra). Détails :

Antal Dorati (1906-1988), né à Budapest, nous lègue ici les fruits de ses années mûres, celles qui sont postérieures à sa

naturalisation comme citoyen américain en 1947, dévoilant l'ahurissante sensibilité de la cinquantaine : direction affûtée, fièvre orchestrale : Symphonies de Brahms (LSO et Minneapolis SO entre 1957-1963), L'Ecossaise de Mendelssohn (couplée avec l'ouverture Les Hébrides, de 1956 – LSO), L'Héroïca de Beethoven (Symphonie n°3) de 1957 (Minneapolis); Sherehazade de Rimsky (Minneapolis, 1958), Le Coq d'or et Capriccio espagnol du même (LSO 1956, et 1959) ; un somptueux programme Richard Strauss de 1955 (Suite du Chevalier à la rose, Rosenkavalier écrite par Dorati lui-même, Mort et transfiguration et Don Juan avec le Minneapolis SO (un must). Corpus autant incontournable, les Symphonies de Tchaïkovsky (1-4, LSO de 1965), et la 5ème (LSO, 1961), sans omettre les 4 Suites pour orchestres et la Mozartiana de 1966 avec le New Philharmonia Orchestra... et surtout l'ouverture 1812 et Capriccio italien de 1954 (Minneapolis) : soit une quasi intégrale du Tchaïkovski symphonique. Le coffret met en avant les réalisations des chefs hongrois avec les orchestres Minneapolis (1953-1958), puis le LSO et le New Philharmonia à Londres, dans le dernier dispositif technologique Mercury.

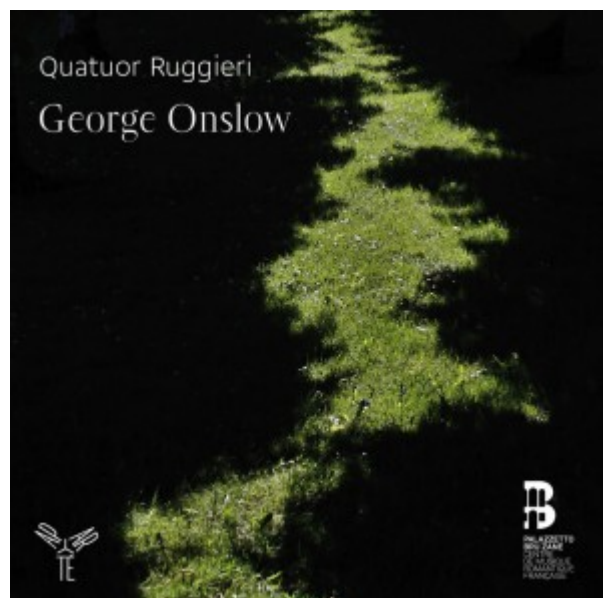
Paul Paray (1886-1979), bien oublié aujourd'hui est une figure saisissante de la direction comme ses 9 témoignages / programmes Mercury nous le prouvent, de surcroît valorisés dans le dispositif Mercury. Celui qui fut compositeur (3 Symphonies) et obtint le Prix de Rome en 1911 (cantate Yanitza), directeur musical principal de l'Orchestre Colonne à Paris dès 1932, se montre interprète affûté, aux accents parfois ardents voire incandescents, au delà de l'image lisse et éduquée, tirée à quatre épingles selon les convenances de sa bonne éducation : c'est surtout sa coopération après la guerre (en une soixantaine rayonnante) avec le Detroit Symphony Orchestra à partir de 1951 qui illustre ses années dorées aux States : un miracle musical et un accomplissement orchestral dont le coffret Mercury témoigne ici. Chaque disque enregistré (surtout de la musique française selon les attentes du public américain) est un record de vente, et est ensuite

distribué en Europe par Philips. A 76 ans, en 1962, Paul Paray prend congé de Detroit et son sémillant orchestre dont il a fait l'un des meilleurs du TOP 5 aux Etats Unis. Il est dommage que Paray comme compositeur n'ait pas enregistré alors ses propres œuvres : il aurait bénéficié d'une phalange remarquable et d'une prise de son tout autant idéale.

Le corpus Paray Mercury Menneapolis comprend ici les 4 Symphonies de Schuman (1953-1958) ; la trop rare et pourtant passionnante et vénéneuse Symphonie de Chausson de 1956, la Symphonie n°2 de Rachma (1957), l'ouverture du Roi d'Ys et la Suite Namouna de Lalo de 1958 ; l'éblouissante et captivante Symphonie n°2 de Sibelius, la Symphonie en ré de Franck, la Fantastique de Berlioz (1959), la Nouveau Monde (9) de Dvorak (1960), enfin un programme Wagner d'une éloquence exceptionnelle (1956-1960).

CD. Onslow : 3 Quatuors opus 8 et 10. Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté)

CD, compte rendu critique.
Onslow : Quatuors. Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté). Ils n'ont pas chômé les Ruggieri (tous instrumentistes transfuges des Talens Lyriques) : enregistrés en janvier 2015 à Paris, voici quelques mois plus tard, l'enregistrement des 3 Quatuors de **George Onslow**, le « Beethoven français » : en vérité le Français réalise une très habile synthèse entre les Viennois : Mozart, Haydn, Beethoven et aussi des éléments proprement français. Les Quatuors opus 8 (n°1 et 3, le Quatuor opus 10 n°3 appartiennent encore à la première période du compositeur, emblèmes de son génie de jeune autodidacte. L'élégance, la nervosité, l'élocution sombre et recueillie, parfois grave (l'Opus 8 n°1 en ut mineur) semble prolonger Haydn et Mozart, et déjà par l'assise et le jeu entre tension et détente, Beethoven en effet. Contrairement à ce qui est dit et développé ici et là et jusque dans la notice du cd, Onslow s'inscrit d'emblée dans le romantisme. A torts on s'obstine à le placer entre deux esthétiques : classique ou romantique ? Il EST romantique : ne serait-ce que pour deux raisons évidentes : n'a-t-il pas inventer le scherzo romantique fiévreux et passionnel (avant Beethoven) ? N'a-t-il pas démontrer cette intention expressive liée à un accident de vie personnelle dans le fameux Quintette de la balle, après son accident de chasse qui faillit lui coûter la vie et précipiter aussi la carrière d'un auteur français majeur ?



Admirateur des Viennois, inventeur du Scherzo romantique

Onslow le romantique



Né en 1784, alors à l'époque de l'âge d'or musical et lyrique sous le règne de Marie-Antoinette, Onslow produit ses premières pièces de musique de chambre dont il est un génie à redécouvrir, sous l'influence directe des germaniques, Beethoven et aussi Schubert dont on retrouve le goût pour cette intimité chantante qui fait jaillir l'éloquence intacte de

mélodies populaires (écoutez comment l'auvergnat – par sa mère- intègre dans l'Opus 10, l'air de danse des montagnes d'Auvergne – Minuetto allegro, page 7). Ce savant coloré de candeur rustique fonde la singularité d'un compositeur plus introspectif que démonstratif, en cela vrai « frère » de Franz (subtil et suggestif, si pudique adagio de l'ut mineur). Il faut absolument présenter Onslow tel un romantique (contemporain de Berlioz et Paganini et non ce maillon secondaire, perdu entre deux eaux (de fait intituler l'un des paragraphes du livret « vous avez dit classique ou romantique? » continue d'alimenter une vaine et inexacte polémique). Le programme le démontre clairement. La franchise et la profondeur remarquablement exprimées attestent de la maturité d'un maître compositeur.

D'autant que ce disque est déjà le second dédié à Onslow. Le début de l'Opus 10 n°3 fait entendre tout ce dont la prodigieuse science et le goût d'Onslow sont capable : une subtilité de ton et de passage entre le grave lugubre – Largo- , auquel répond enchaîné un allegro des plus élégants, recyclant l'esprit viennois d'un Haydn (la facétie rythmique) et de Mozart (la structure harmonique) : cette profondeur et

cette grâce ne s'entendent que chez les plus grands : c'est pourquoi nous trouvons Onslow non pas tant Beethovénien que schubertien. Voici donc ce jalon essentiel chez les Français : à ceux qui pensait que la France fut incapable de musique de chambre romantique durant la première moitié du XIX^e, répondez Onslow ! Vous avez désormais votre champion, auteur de près de 70 Quatuors et Quintettes à cordes... enfin presque réhabilité. La qualité des 3 Quatuors ici révélés appellent urgemment la redécouverte de ses Symphonies. Pour autant Onslow demeure un compositeur qui se cache et que l'on joue avec parcimonie : alors qu'elle est publiée dès 1807, sa musique n'est vraiment jouée à Paris qu'en 1830, alors que l'Allemagne la goûte et la savoure depuis les années 1820. La France toujours retardataire à reconnaître le talents de ses enfants.

Entre savant élégant et populaire rustique, Onslow trouve une voie idéale

Versatilité virtuose



L'énergie mordante et même âpre de l'Opus 8 n°3 se colore très vite d'une douceur enivrée, redevable elle aussi de cette bascule permanente entre gravité et insouciance, à laquelle Onslow ajoute cette virtuosité recherchée tant prisée par l'audience et qui fait aussi une particularité parisienne (virtuosité des Quatuors concertants hérités de Gossec. Ces Quatuors de jeunesse (Opus 8,9,10) étaient de toute évidence à ressusciter. L'amateur compositeur, qui né aristocrate n'eut jamais à travailler pour gagner et assurer

sa pitance, put écrire en toute liberté : sa liberté se lit ici dans la volubilité parfois imprévisible et déroutante aussi de la modalité et de l'itinéraire tonal. Onslow nous donne sa singularité qui prépare au romantisme fantastique de Berlioz (1830 : Symphonie fantastique), telle une offrande originale et inclassable à méditer. Ne serait-ce que parce qu'il fait évoluer le scherzo d'un simple mouvement contrepuntant le menuet chez Beethoven, vers une forme fiévreuse et très vive telle que nous le connaissons aujourd'hui, Onslow affirme son irrésistible tempérament de défricheur et d'expérimentateur. Grâce à lui, la musique de chambre romantique peut se prévaloir d'un niveau encore méconnu, pourtant digne équivalent des Viennois et de Beethoven. Même s'il s'agit ici de la première période du compositeur (opus 8, 9 et 10), les 3 Quatuors réunis et exhumés dans ce programme révélateur, confirme la puissance d'une inspiration supérieure, d'une profondeur sincère. Les Quatuors de l'Opus, marquent les débuts des cycles de musique de chambre à Paris (1814) par le violoniste et ami Pierre Baillot auquel ils sont dédiés. Cette alliance du rustique et de l'érudition atteste d'un grand maître dont il faudrait enregistrer les autres Quatuors de l'Opus 10 dont chaque partition intègre avec génie, un thème populaire auvergnat. Cette attache provinciale n'atténue pas la qualité et la noblesse de l'inspiration : il l'enrichit de façon originale. La sensibilité frémissante comme très caractérisée des interprètes suscite le meilleur accueil : c'est donc un CLIC de classiquenews d'avril 2015.

Onslow : Quatuors (Opus 8, Opus 10). Quatuor Ruggieri (1 cd Aparté)Durée : 1h02mn.

George Onslow (1784-1853)

Quatuor Ruggieri

Quatuor à cordes op. 8 n° 1 en ut mineur / String Quartet in C
minor

1. Largo / Allegro agitato

2. Adagio

3. Minuetto allegretto

4. Finale presto

Quatuor op. 10 n° 3 en mi bémol majeur / String Quartet in E-
flat major (World Premiere)

5. Largo / Allegro con brio

6. Andantino sostenuto

7. Minuetto allegro (air de danse des montagnes d'Auvergne)

8. Allegro vivace

Quatuor op. 8 n° 3 en la majeur / String Quartet in A
major (World Premiere)

9. Allegro

10. Andante non troppo lento

11. Minuetto allegro

12. Finale vivace

Quatuor Ruggieri

Gilone Gaubert-Jacques, violon/violin

Charlotte Grattard, violon/violin

Delphine Grimbert, alto/viola

Emmanuel Jacques, violoncelle/cello

**Compte rendu, opéra. Tours,
Opéra, le 10 avril 2015.
Poulenc : La Voix humaine.
Ravel : L'Heure Espagnole.
Anne-Sophie Duprels, Elle.
Aude Estremo (Concepcion)...
OSRCT. Jean-Yves Ossonce,
direction. Catherine Dune,
mise en scène.**

Familière de la scène tourangelle, la soprano **Catherine Dune** – qui chantait cette saison Despina de *Così fan Tutte* de Mozart, offre ici sa première mise en scène à Tours. La sensibilité et l'humanité de l'artiste se ressentent dans l'approche du diptyque choisi par le chef et directeur **Jean-Yves Ossonce** : en associant les deux drames en un acte, **La voix humaine** puis **L'Heure espagnole**, de **Poulenc** et **Ravel** respectivement, il s'agit bien à travers chaque héroïne : « Elle » puis la femme de l'horloger Torquemada, Concepcion, de deux portraits de femmes que la question du désir et de l'amour taraude, exalte, exulte, met au devant de la scène.

Nouvelle production convaincante à l'Opéra de Tours

Deux portraits du désir féminin



Deux espaces clos, lieux de l'enfermement, unissent les deux univers lyriques mais le poids étouffant du huit clos – véritable billot sentimental et cathartique oppresse chanteuse et spectateurs dans La Voix humaine quand les délices doux

amers, tragico comiques de la délicieuse comédie de Ravel, produisent un univers tout autre : magique et onirique surtout fantastique et surréaliste. C'est ce second volet qui nous a le plus séduit. ... non pas tant par sa durée : presque une heure quand La voix humaine totalise 3/4 d'heure, que par la profonde cohérence qu'apporte la mise en scène.

L'Heure espagnole impose sa durée impérieuse au couple déluré et si mal appareillé de l'horloger Torquemada (en blouse et à lunettes, sorte de voyeur de laboratoire), et de son épouse la belle brune Concepcion dont l'excellente **Aude Estremo** fait une prodigieuse incarnation : tigresses toute en contrôle, la pulpeuse collectionne les amants sans être satisfaite, - frustration inconfortable qui on le comprend en cours de soirée n'est pas sans être cultivée par son époux lui-même dont Catherine Dune fait l'observateur assidu mais discret des frasques de sa femme. La sensibilité extrême de la metteure en scène sait aussi cultiver la pudeur et l'innocence quand surgit l'amour véritable entre Concepcion et le muletier Ramiro dont le charme direct et physique contraste avec le poète Gonzalvo, bellâtre mou des corridas d'opérettes, aux élans amoureux toujours velléitaires (impeccable **Florian Laconi**).

Dans cet arène de pure fantasmagorie, **Didier Henry** a le ton juste du songe ; le baryton **Alexandre Duhamel** (Ramiro), celui naturel du charme sans esbroufe, et c'est surtout la mezzo

Aude Estremo, décidément qui en donnant corps au personnage central, rend son parcours très convaincant d'autant que la voix est sonore, naturellement puissante et finalement articulée. Son piquant et son tempérament L'univers déluré fantasque défendu ici souligne avec finesse les multiples joyaux dont la partition est constellée ; c'est un travail visuel qui s'accorde idéalement à la tenue de l'orchestre dont le raffinement permanent et le swing hispanisant convoquent le grand opéra : l'air de Concepcion, qu'elle aventure qui marque le point de basculement du personnage (son coup de foudre troublant vis à vis du muletier) fait surgir une vague irréprensible de candeur et de sincérité dans une cycle qui eut paru artificiel par sa mécanique réglée à la seconde (les sacs de sable que l'on éventre pour en faire couler la matière comme un sablier).

En première partie de soirée (La Voix humaine), Anne-Sophie Duprels séduit indiscutablement par son chant velouté et puissant à la diction parfois couverte par l'orchestre. Sur un matelas démultiplié, ring de ses ressentiments sincères amères,



le chant se libère peu à peu dans une mise en scène épurée presque glaçante dont les lumières accusent la progression irréprensible : la cage qui enserre le coeur meurtri de l'amoureuse en rupture s'ouvre peu à peu à mesure que les cordes qui la composent et qui descendent depuis les cintres, sont levées, ouvrant l'espace ; révélant l'héroïne à elle-même en une confrontation ultime : dire, exprimer et nommer la souffrance, c'est se libérer. C'est au prix de cette épreuve salvatrice – essentiellement cathartique-, qu'Elle prend conscience de sa force et de sa volonté ; volonté de dire : tu me quittes. Soit je l'accepte. Laisser faire, lâcher prise, renoncer. ... autant d'expériences clés que la formidable

soprano éclaire de sa présence douce et caressante, nuancée et intense.

Dans la fosse, en maître des couleurs et des teintes atmosphériques, **Jean Yves Ossonce** fait couler dans la Voix humaine le sirop onctueux et ductile de l'océan de sensualité dont a parlé Poulenc, lequel semble compatir avec Elle ; le chef trouve aussi le charme d'une décontraction élégantissime de l'Heure Espagnole, dont le dialogue idéal avec la mise en scène et les décors suscite un formidable cirque nocturne, enchanteur et réaliste à la fois. La profondeur se glisse continûment dans cet éloge feint de la légèreté... La réussite étant totale, voici après le formidable Trittrico de Puccini présenté en mars dernier (précision et séduction cinématographique), la nouvelle production de l'Opéra de Tours qui crée légitimement l'événement dans l'agenda lyrique de ce printemps. [A voir au Grand Théâtre de Tours les 10, 12 et 14 avril 2015.](#)

[APPROFONDIR : voir notre clip vidéo La Voix humaine et l'Heure espagnole au Grand théâtre de Tours les 10,12,14 avril 2015](#)





Illustrations : © studio CLASSIQUENEWS.TV 2015

**Compte rendu, opéra. Paris,
Opéra Comique, le 8 avril
2015. La Guerre des Théâtres,
d'après La Matrone d'Ephèse
de Fuzelier, 1714. La Clique
des Lunaisiens. Arnaud**

Marzorati, direction. Jean-Pierre Desrousseaux, mise en scène.

Depuis quelques temps croisant aussi l'anniversaire de la création de l'opéra comique (2015 marque le tricentenaire de sa création), le CMBV Centre de musique baroque de Versailles s'engage à restituer les premiers ouvrages qui ont jalonné l'essor et la maturation du genre. En témoigne ce nouveau spectacle où éblouit l'esprit des Forains, « la guerre des théâtres »...

Résurrection de l'opéra comique à ses origines

Guerre des genres



Après les productions remarquées de *La Belle mère amoureuse* (parodie d'Hippolyte et Aricie de Rameau réalisée sous forme d'un formidable spectacle de marionnettes) et plus récemment des *Funérailles de la Foire* – autre superbe spectacle avec acteurs et sans marionnettes, créé à Nanterre en mars dernier-, avril voit une nouvelle production illustrant l'histoire et la genèse du genre : *la Guerre des théâtres* qui s'inspire de la pièce de Fuzelier de

1714, *La matrone d'Ephèse*. Le spectacle conçu par **Jean-Philippe Desrousseaux et Arnaud Marzorati** reprend contrastes et oppositions d'origine : nourrissant l'intrigue principale, se distingue en particulier ce tragique larmoyant et déploratif de la Veuve (**Jean-François Novelli**) qui ne cesse de se répandre, auquel répond l'insolence des italiens dont Arlequin qui forcé par Pierrot et Colombine (**Arnaud Marzorati et Sandrine Buenda** : vraie fourbe manipulatrice sous ses airs angéliques) ont convaincu la matrone de ne pas se suicider (et accessoirement de ne pas entraîner avec elle, la mort de ses deux serviteurs les Pierrot et Colombine précités).

C'est un peu propre au théâtre baroque, surtout à l'esprit de Molière, l'alliance inespérée du tragique et du comique que Strauss et son librettiste Hofmannstal sauront si subtilement recycler dans Ariadne auf Naxos (d'ailleurs, la Veuve éplorée rappelle ici la posture d'Ariane abandonnée par Thésée...).

Pour l'heure sur la scène de l'Opéra Comique, les joyeux lurons de la Clique des Lunaisiens portée par le baryton Arnaud Marzorati, s'engagent sans compter pour un spectacle qui accorde délire et poésie tout en rappelant les diverses formes que les forains durent concevoir et assumer en réponse aux multiples contraintes imposées par ses concurrents offensés dont surtout l'inévitable Comédie Française : monologue, pantomime, écriteaux à l'adresse du public... (karaoke avant l'heure), et marionnettes dont frère en insolence d'Arlequin, le petomane Pulcinella qui pousse loin les règles de l'impertinence barbare en particulier à l'adresse des vieux héros tragiques de la Comédie Française.

Performances d'acteurs



Malgré la diversité des séquences qui se succèdent, l'unité dramatique est préservée grâce au jeu souple tout en finesse des acteurs-chanteurs. Les lazzi d'Arlequin fusent (époustouflante versatilité imaginative du jeune **Bruno Coulon** dont on se délecte de la

facilité mordante délicieusement sédiciieuse, d'autant que lui aussi dans le tableau des marionnettes trouve un placement en voix de tête idéalement strident pour incarner et actionner la figure d'une vieille chanteuse de l'Opéra qui fait les frais de l'ironie de Pulcinella. ..) ; Colombine intrigue et caquette ; Pierrot fait son benêt (impeccable et irrésistible Arnaud Marzorati) et la Comédie Française s'invite à la foire, pleine de haine jalouse et d'interdits exorbitants. Tous semblent bien étrangers par leur drôlerie satirique et parodique aux larmes méditerranéennes – et gitanes-, de la matrone (Jean-François Novelli) dont le spectateur note dès son entrée, la longueur du voile de pleureuse, égale à la profondeur de son deuil, proportionnée à la volonté d'en finir.

Le spectacle joue habilement des situations, chacune ayant autant de vertus comiques que pédagogiques car il faut restituer ce qui a fait l'essor de l'opéra comique à ses débuts : sa nature expérimentale, sa fascinante qualité à savoir rebondir malgré les interdits de toutes sortes. La pertinence de la conception y est défendue par la spécialiste du genre **Françoise Rubellin**, dont la coopération est le gage de la justesse et de la qualité : son intervention au début du spectacle a rappelé les enjeux du spectacle dans son contexte.

La volubilité des chanteurs acteurs éclatent dans une frénésie collective (pilotée tambour battant mais subtilement jusqu'au charivari final) ; une facilité aussi à endosser et

changer de rôles pendant la soirée : **Jean-Philippe Desrousseaux** qui signe aussi la mise en scène incarne une Comédie Française Grand Siècle hurlant sa haine jalouse, son agacement colérique : diction, poses, gestuelle et intonation. ... tout indique la maison mère figée dans son jus déclamatoire et... poussiéreux : l'acteur se délecte à articuler son texte et ciseler son personnage que contrepoinde toujours très subtilement la facétie irrévérencieuse d'Arlequin. Leur duo fonctionne à merveille. Il est tout autant irrésistible en acteur marionnettiste incarnant simultanément et changeant de registre vocal de l'un à l'autre, et le malicieux et très inconvenant Pulcinella, et le pompeux acteur tragique, spécifiquement parodié.

On rit du début à la fin d'autant que les interprètes d'une finesse délectable nous servent de copieux entremets, riches en effets et saillies les plus diverses : toujours c'est la foire qu'on enterre et toujours elle se réinvente pour mieux renaître. En voici une éclatante et éloquente illustration. L'Opéra Comique a été bien inspiré de programmer ce spectacle idéal pour illustrer son tricentenaire. Courrez applaudir ce spectacle haut en couleurs : on y rit sans mesure, en famille, pour petits et grands. Pour les enfants de tout âge. Sur le plan artistique et théâtral, le spectateur enchanté y mesure pas à pas la complicité d'une troupe en maturation, l'accomplissement de l'esprit forain directement venu des tréteaux à Saint-Germain ou Saint-Laurent.

CD. Coffret : 6 Quatuors

dédiés à Haydn (Cambini-Paris, 3 cd Ambroisie)

CD. Coffret, compte rendu critique : 6 Quatuors dédiés à Haydn (Cambini-Paris, 3 cd Ambroisie). Les instrumentistes du Quatuor Cambini sont déjà très expérimentés, participants aux formations connues tel *Le Cercle de l'Harmonie* (dont le violoniste Julien Chauvin a été premier violon), la plus récente *Loge Olympique* (dont il est l'instigateur) ou Les Talens

lyriques; c'est dire leur appétit et leur facilité dans l'interprétation informée sur instruments d'époque. Dès les premières notes, l'écoute fait entendre la cohérence sonore, l'élégance et aussi la suavité amusée d'un Mozart particulièrement ... viennois (en cela ils sont proches de leurs confrères du Quatuor Mosaïque) c'est à dire, courtois, éduqué, raffiné; effectivement admirateur de Haydn auquel il rend hommage mais déjà porteur de ses propres idiomes, profond et palpitant.



La précision dynamique, la richesse des intonations et la ciselure agogique permettent de caractériser chaque mouvement saisi dans sa coupe et son rythme propre. Les 6 Quatuors mozartiens gagnent une ampleur, une profondeur, une sincérité (élément central voire essentiel chez Mozart). Informés, les instrumentistes sont donc complets et offrent toutes les reprises, ce qui ajoute au dévoilement de l'architecture de chaque opus : on y relève une amplification du geste proche de la pensée mozartienne, ... déjà prébeethovénienne ; ainsi les Quatuors La Chasse ou Les Dissonances, entre grâce, profondeur

voire gravité (déjà romantique : n'oublions jamais que son opéra *Lucio Silla* est contemporain des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe !), sont l'arête structurante du génie mozartien qui sait ainsi transcender la forme quatuor. L'allant lumineux (l'esprit des Lumières) porte tout le développement final des *Dissonances*, d'un souffle irrésistible. Aucun doute ce coffret s'impose par sa maturité, sa vision aiguisée, profonde, expressive. Le sentiment en reste le souci moteur. Juste et magistral. C'est donc un CLIC de *classiquenews* d'avril 2015.

Mozart : 6 Quatuors dédiés à Haydn. Quatuor Cambini-Paris. 3 cd Ambrosio. Enregistré en 2013, 2014. Durée : 3h32.

CD, compte rendu critique.
Mahler : 7ème Symphonie
(Dudamel, 2012)

**CD, compte rendu critique.
Mahler : 7ème Symphonie
(Dudamel, 2012).**

Suite du cycle Mahler par Dudamel : le chef vénézuélien, meilleur ambassadeur du Sistema d'Abreu, retrouve après une 5ème déjà somptueuse et cohérente (en 2007), la 7ème beaucoup plus mordante et âpre, contrastée et troublante, ironique mais rêveuse. L'éventail des affects



symphoniques y est particulièrement trouble et subtil : il exige un chef mûr et très nuancé, introspectif sachant écarter bavardage et pathétique démonstratif. Avec la 6ème, certainement la plus autobiographique de Mahler, le discours orchestral atteint des sommets de poésie intime (ce malgré le nombre impressionnant d'instrumentistes). L'onctuosité crémeuse des cordes (très fournies) est un argument de choc : le Bolivar est de facto très impressionnant par sa pâte sonore. Face à l'engagement félin voire carnassier (donc idéalement aigre d'un Solti chez Decca), Dudamel séduit par sa parfaite architecture, la justesse de sa direction carrée, maîtrisée, affirmée sans lourdeur. Il y manque encore cependant le doute et l'angoisse, la gravité d'une âme qui se sent perdue, donc échevelée / angoissée, en panique crépusculaire : où s'insinuent la fragilité, l'effroi et le vertige qu'apporte un Kubelik (l'un de nos préférés, chez Deutsche Grammophon).

Vertus du Scherzo...

Le geste est rond, superbement éloquent mais l'intonation manque de sincérité parfois, malgré une séduction hédoniste de la sonorité. Pour preuve, l'excellent Scherzo plutôt très convaincant. Après deux premiers mouvements où le chef peine à

exprimer clairement ses idées, le Scherzo affiche une toute autre évidence électrisée grâce outre l'engagement global et à l'unisson flexible des cordes parfaitement enfiévrées, d'une tenue impeccable, précises, contrepointant les cuivres et les bois, chef et instrumentistes expriment cette houle entre inquiétude, lyrisme échevelé, apaisement tendre. .. vite rattrapés par l'aiguillon grimaçant des trompettes bouchées. Cette sincérité de ton, la finesse dynamique et la grande subtilité expressive dans l'étagement des plans dévoilent un tout autre Dudamel ... entier, réfléchi, trouble d'une transe riche et nuancée qui égale ce que fit avant lui Léonard Bernstein. C'est dire. Soudainement le tissu sonore semble habité, investi par un flux organique étonnement naturel et habité. La valeur de cet enregistrement tient beaucoup à cette réussite liée au mouvement ainsi déterminant.

De toute évidence, s'il travaille encore, Dudamel à des choses à nous dire chez Mahler pour notre plus grande satisfaction. Cycle à suivre : ce jalon est un indicateur prometteur.

Gustav Mahler (1860-1911): Symphonie n°7. Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela. Gustavo Dudamel, direction. 1 cd Deutsche Grammophon 0289 479 1700 7. Durée : 1h18mn.